



« Ma Vie d'artiste »,  
J.-Götting, in *Je Bouquine*,  
n°201, nov. 2001

## rencontre avec Marie Desplechin

par Marie-Ange Pompignoli

Lors de sa venue à La Joie par les livres en avril dernier, dans le cadre du cycle « Visiteurs du soir », Marie Desplechin, interrogée par Olivia Benhamou, a expliqué pourquoi et comment elle exerce son métier d'écrivain pour la jeunesse. Pour ce dossier de la revue, nous avons extrait de son témoignage (le compte rendu complet est consultable sur notre site) ses réflexions sur l'écriture.

Notons que Marie Desplechin est la romancière choisie par IBBY-France comme candidate française au Prix Andersen qui sera attribué en 2008.

**M**arie Desplechin a fait ses débuts dans le roman pour la jeunesse à l'âge de 34 ans, et a donc eu une « vie antérieure » où elle a d'abord exercé sa plume dans les domaines du journalisme et de la communication. Elle a publié depuis une trentaine de romans pour adultes et pour enfants.

Lire et écrire sont deux activités qui lui ont été nécessaires depuis toujours. Après une licence de Lettres classiques à l'université, elle a suivi une formation de journaliste. Dans cette double formation, elle dit avoir expérimenté à quel point l'écriture peut être codifiée, les codes étant très différents au lycée, à l'université, à l'école de journalisme : la réussite tient plus à la maîtrise de ces codes, à la capacité de s'y adapter et d'en jouer qu'à un talent dans l'absolu. Elle en a gardé la conviction que la cohérence d'un texte repose ce que l'auteur a à dire et sur la pertinence des outils qu'il décide d'utiliser parmi tous ceux qui remplissent sa boîte à outils. Écrire de la littérature lui paraissait à ce moment-là trop difficile, inaccessible, bien qu'elle ait participé à des livres collectifs sur les peintres du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sa sœur Raphaëlle, traductrice de l'anglais, rencontre Geneviève Brisac chez Gallimard et, après avoir convaincu Marie d'écrire pour les enfants, donne à l'éditrice son premier manuscrit. Geneviève Brisac passée entre-temps à L'École des loisirs, demande à Marie Desplechin d'adapter son texte, ce que celle-ci prend pour une fin de non recevoir.

Mais quelques années plus tard, elle le reprend après une conversation avec Geneviève Brisac, qui publie le résultat sous le titre *Le Sac à dos d'Alphonse*, et la pousse ensuite à écrire un second livre, puis un troisième...

Sur sa manière d'écrire, elle souligne : « Je n'imité pas un enfant qui parle, je parle comme un enfant ». Ce n'est pas une technique, c'est son « autre voix », la voix d'enfant qui parle en elle. Elle explique que, s'agissant des textes des autres, lorsqu'on lui envoie des romans à lire (les gens cherchent souvent un avis, un regard bienveillant), il lui est quasi impossible de corriger un texte qui ne marche pas : on voit que le ton n'y est pas, mais c'est tout.

« Un roman, confie-t-elle, c'est épouvantable à écrire, ça vous prend intimement, au détriment d'autre chose, ça a besoin de toute la place. Une nouvelle, c'est pareil, mais ça dure moins longtemps, et il est plus facile de faire un chef-d'œuvre avec une nouvelle, parce que dans un roman, il y a toujours des scories. »

L'imagination n'est pas un problème pour elle, « l'inspiration, j'en ai déjà trop ! », souligne-t-elle même. Le travail, c'est la mise en forme : une phrase n'existe pas tant qu'on ne l'a pas écrite : « Les mots, qui comme de la glaise vont

servir à former une idée, une phrase », il faut les trouver pour transformer, mettre en forme une pensée. « Ça n'a aucun caractère d'évidence, et quand vous l'avez fait, vous l'avez sorti de rien. » Et d'ailleurs, « le jour où l'on est content, c'est qu'il y a quelque chose de problématique ». Écrire, c'est donc toujours une souffrance ? « Au moins un inconfort, ça ne se passe jamais comme on l'imaginait ».

L'essentiel pour travailler est d'avoir le temps, de pouvoir écrire à son rythme. Elle n'a pas vraiment de rituel d'écriture, et trouve très productive l'alternance entre moments de sommeil et d'écriture : elle s'endort en se disant : « Il faut que je trouve la solution à tel problème », et au réveil, il arrive qu'elle l'ait. Elle aime également écrire dans le bruit, avec la radio par exemple, parce que cela la force à se concentrer, sauf bien sûr quand l'émission est trop intéressante...

Elle insiste sur l'importance pour elle qu'à la relecture : elle relit son texte sans arrêt : « Il n'y a que quand je suis contente d'un passage que je peux continuer ». Elle ne fait pas de synopsis à l'avance mais elle sait dans quel genre elle veut écrire, voit l'image de scènes précises. Elle donne l'exemple d'une image qu'elle a utilisée pour *Le Monde de Joseph* : celle d'un petit garçon avec des pommes de terre phosphorescentes. L'image aussi d'une petite fille qui essaie une robe bleue dans un salon, avec une couturière qui pose des épingles (scène que l'on retrouve dans *Satin grenadine*). Son écriture est donc très visuelle : « J'ai besoin de voir, insiste-t-elle. Quand j'écris, je peux tout décrire sans effort, je visualise tout ».

Elle ne revendique pas de filiation littéraire : « J'appartiens à ma génération, nuance-t-elle, donc on peut, si l'on veut, trouver un profil-type », mais elle-même ne l'affirme pas.

« Je ne creuse pas un sillon, une œuvre pour laquelle j'aurais trouvé une voie », insiste-t-elle.

Le point commun de tous ses livres est sans doute qu'ils contiennent de l'humour, qu'ils soient dans une veine réaliste ou imaginaire.

Ainsi, *Verte*, où le fantastique traduit la magie du corps féminin qui se transforme à l'adolescence, et qui parle en miroir de sa propre fille qui avait dix ans lors de l'écriture du roman... Même si c'est après coup que l'auteur voit ces correspondances. Car sur le moment, elle a écrit *Verte* parce qu'il lui fallait écrire, sans idée préconçue : elle a commencé sur le Mac de la cuisine, pièce où elle vit beaucoup, en râlant parce qu'elle avait envie de râler et qu'elle se souvenait de ce qu'elle pensait de sa mère lorsqu'elle râlait sur sa fille de dix ans. Les autres personnages sont venus naturellement, « c'était logique que ça se construise comme ça », commente-t-elle.

Elle a du mal à se mettre dans la peau des personnages masculins ; en revanche, elle se met sans problème dans celle de Séraphine. *Satin grenadine* et *Séraphine*, qui se passent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont très documentés. Ses sources de documentation sont très riches, notamment grâce au roman du XIX<sup>e</sup> siècle (Balzac, Hugo...) qu'elle a beaucoup lu et à son travail sur les impressionnistes. Marie Desplechin a eu également accès à des rapports d'hygiène et à toutes sortes de documents qui lui ont permis une bonne connaissance du contexte : c'est un moment passionnant, dit-elle, où le

monde change, où, à la fin du siècle, les idées se constituent (socialisme, féminisme...). De plus, elle avait aussi des souvenirs de famille, par exemple son père qui racontait que son arrière-grand-mère, bébé à Paris pendant la Commune, suçait des ficelles trempées dans de la graisse parce que sa mère n'avait plus de lait.

À la question « Tu ne t'autorises pas à aborder la mort en littérature de jeunesse ? », elle répond qu'écrire pour les enfants, c'est vouloir ne pas les blesser, et elle ajoute : « Je ne vois pas l'intérêt d'assommer quelqu'un qui a 12 ans, il peut le trouver ailleurs s'il veut. »

Elle envoie toujours le début de ses textes à son éditeur, parce que, confie-t-elle, « j'ai besoin que quelqu'un me dise que c'est bien ».

Quant aux lecteurs suivants, elle n'y pense pas, quoiqu'elle sache parfois quelles émotions vont être suscitées en lui. Elle ne réfléchit pas au vocabulaire qu'elle va employer, cela va de soi pour elle. Elle considère que les lectures ne se font pas tellement en fonction du vocabulaire ou de la structure, mais plutôt en fonction du thème : « On n'a pas les mêmes préoccupations à 8 et à 12 ans ». Ainsi, pour *Entre l'elfe et la fée*, le lexique est un peu difficile, il faut vouloir y plonger.

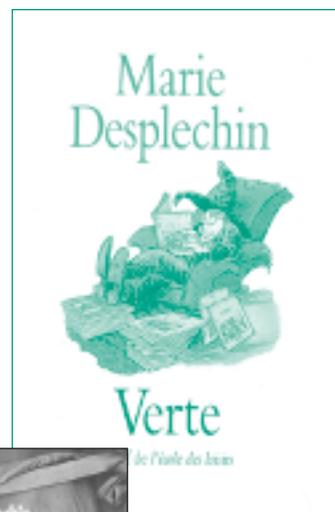
Elle n'écrit pas de textes pour albums : « Je n'ai pas l'écriture pour un enfant de 4 ans », explique-t-elle, alors que d'autres, comme Ponti, Sendak, Lobel ou Solotareff savent parfaitement s'adresser à cet âge. Ses propres enfants lisent peu, et se méfient des livres écrits par leur mère, encore qu'ils leur apportent parfois une petite plus-value sociale (leurs copains connaissent *Verte*). Quant à *Élie et Sam*, l'histoire d'une grande amitié entre

deux lutins... qui portent le nom de son fils Élie et de Sam son meilleur ami depuis l'âge de 4 ans, si Sam a été énormément touché par le livre, son fils, lui, ne l'a même pas ouvert et prend un air absent quand on en parle devant lui. « Mes livres ne s'adressent pas à mes enfants », conclut-elle. Elle comprend d'ailleurs la méfiance de ses enfants : « C'est compliqué d'avoir quelqu'un à la maison qui est susceptible d'utiliser tout ce qui s'y passe ! », mais « ce n'est pas parce que ça déplaît à mes enfants que je vais m'arrêter d'écrire ».

Elle estime que la littérature de jeunesse lui a permis de se recréer un espace de liberté où il est possible de fuir la compétition, en évitant les prix, la « saison » littéraire..., comme à l'abri du monde tumultueux de la littérature pour adultes. Mais « à un moment, j'ai des choses à dire qui ne concernent pas les enfants, il faut bien écrire pour les adultes ».

À L'École des loisirs, vient de sortir le deuxième tome du *Journal d'Aurore*, une adolescente très caustique, qui s'insurge contre l'injonction de plus en plus forte faite aux jeunes filles d'être féminines. En attendant la suite de *Verte*...

La rencontre se conclut par la lecture de deux extraits : la « lampe à méduse » du *Monde de Joseph* et le récit de la mort de la mère de Séraphine à sa naissance. De quoi donner envie de poursuivre la lecture...



**web** [www.lajoieparleslivres.com](http://www.lajoieparleslivres.com)  
Pour prolonger votre lecture retrouvez  
sur notre site la bibliographie de Marie Desplechin  
Bibliothèque numérique /  
Outils documentaires